
Benoît Cailmail

Brigitte Steinmann, (dir.), *Le maoïsme au Népal. Lectures d'une révolution*

Paris, CNRS Éditions, coll. « Monde indien – Sciences sociales, 15-21e siècles », 2006, 250 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Benoît Cailmail, « Brigitte Steinmann, (dir.), *Le maoïsme au Népal. Lectures d'une révolution* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-76, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/11983>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/11983>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Benoît Cailmail

Brigitte Steinmann, (dir.), *Le maoïsme au Népal. Lectures d'une révolution*

Paris, CNRS Éditions, coll. « Monde indien – Sciences sociales, 15-21e siècles », 2006, 250 p.

Pagination de l'édition papier : p. 157-310

- 1 La révolution maoïste népalaise reste très largement méconnue du grand public, comme de la communauté scientifique, qui en ignore parfois jusqu'à l'existence. Aussi, cet ouvrage collectif dirigé par Brigitte Steinmann, premier du genre en français, a l'immense mérite de faire le point sur les événements politiques qui bouleversent le Népal depuis les années 1990 et plus particulièrement sur la rébellion maoïste, débutée en 1996. À ce titre, il est incontournable pour qui veut, en France, comprendre la situation politique népalaise.
- 2 Les chercheurs ont tenté de voir si cette insurrection était la conséquence de l'ouverture du pays à l'économie mondiale qui aurait bouleversé les schémas sociaux traditionnels népalais, l'œuvre de chefs de hautes castes à la reconquête d'un pouvoir perdu au bénéfice de la royauté ou encore un simple avatar de la rébellion naxalite indienne souhaitant se débarrasser de la monarchie hindoue. Pour ce faire, ils se sont appuyés sur la recherche de terrain autant que sur l'étude de la littérature maoïste pour étayer leurs démonstrations.
- 3 Pour mener à bien l'ethnographie de la violence qui fait l'objet de la première partie, les auteurs des premiers chapitres se sont appuyés sur leurs recherches de terrain. Ainsi, le premier chapitre est le témoignage de Pramod Khakurel, un jeune chercheur népalais qui, ayant séjourné en France quelques années, découvre la situation de son pays alors qu'il vient y faire des études de terrain en 2003. Si ce compte rendu n'est pas le fruit d'une recherche scientifique qui aspire à l'impartialité mais davantage « le vécu d'un Népalais concerné par la situation de son pays » (p. 32), il donne néanmoins un aperçu intéressant de ce qu'est la situation aux frontières de la vallée de Katmandou.
- 4 Le rapport des quatre chercheurs qui ont enquêté dans différents districts du Népal en 2003 et qui fait l'objet du deuxième chapitre a pour but de mesurer l'impact de la politique menée par les rebelles maoïstes sur les sociétés et les bouleversements socio-économiques qui en résultent. Il en ressort que si les répercussions sur la société et l'économie locales furent plus importantes dans les régions où les maoïstes ont pu instaurer de véritables bases arrière, aucun des districts étudiés ne fut épargné par ces bouleversements. De même, toutes les couches de la société, que ce soient les intouchables, les minorités ethniques, les femmes, etc., furent touchées par ces changements. Enfin, les auteurs n'omettent pas d'étudier les effets de la contre-révolution menée par le gouvernement officiel sur les populations observées, qui se manifestent essentiellement par une répression et des actes de violence « plus imprévisibles et plus sévères » (p. 63) encore que ceux perpétrés par les maoïstes. On peut regretter cependant que les auteurs n'aient pas fait une plus grande distinction entre les changements sociaux directement issus de la politique maoïste, et ceux qui sont le fruit de facteurs moins perceptibles. Ainsi, et contrairement à ce que laisse à penser ce chapitre (voir p. 76), l'émancipation des femmes n'est pas, selon nous, le seul fait de la politique du PCN(M) (la guerre populaire a aussi participé à cette émancipation de manière indirecte), et les discriminations qui perdurent au sein même du parti sont une preuve que la situation de la femme n'y est pas non plus idyllique. Enfin, il aurait été intéressant d'insister davantage sur l'inégalité de ces bouleversements selon les districts, et de proposer des contre-exemples permettant de la mesurer.
- 5 Dans le troisième chapitre qui clôt cette première partie, Marie Lecomte-Tilouine et Philippe Ramirez se penchent sur les supports de propagande utilisés par le gouvernement et les maoïstes. Illustré de nombreuses photos tirées de magazines et de posters, ce chapitre montre que les insurgés, qui furent les premiers à faire du prosélytisme, utilisent les registres classiques

des mouvements communistes tels que l'appel à la lutte contre l'impérialisme, le culte autour des leaders, et plus particulièrement Mao et Prachanda, ou encore l'image des paysans et des minorités ethniques invités à se libérer de leurs chaînes. Ils mettent également en avant leurs victoires militaires et la force de leur armée populaire tout en essayant de discréditer les annonces faites par le gouvernement officiel. Ce dernier, qui utilise les images les plus violentes, notent les auteurs, riposte par des photos et des caricatures montrant l'hypocrisie des leaders maoïstes et la « barbarie » de leurs soldats. Les supports médiatiques dans la guerre populaire n'avaient pratiquement pas fait, jusqu'à présent, l'objet d'étude et ce chapitre comble une lacune de taille, ouvrant de nouveaux champs de réflexion.

6 Pour mieux comprendre l'insurrection maoïste, il est également indispensable de se pencher sur les fondements idéologiques et historiques du maoïsme népalais, thème de la deuxième partie de ce livre. Car si la guerre populaire a cherché des sources d'inspirations auprès de ses voisins indiens ou chinois, elle plonge aussi ses racines dans l'histoire locale qui lui confère un caractère particulier.

7 Alors que la plupart des articles s'étaient jusque là uniquement concentrés sur l'héritage communiste du PCN(M), le quatrième chapitre met pour la première fois en avant le legs de l'histoire locale dans la révolution népalaise et permet de mieux saisir les méthodes employées par les leaders maoïstes pour accroître leur aura sur la scène politique du pays. Marie Lecomte-Tilouine s'appuie sur une étude de la conception royale au Népal depuis le XVIII^e siècle qu'elle met en parallèle avec la stratégie maoïste. Elle démontre que les leaders maoïstes s'inspirent de leurs prédécesseurs gurkha (maîtres d'œuvre de la création de l'État népalais au XVIII^e siècle) pour se réapproprier les attributs du pouvoir royal. La déclaration de guerre, qui est une manifestation première de souveraineté, est l'un des nombreux exemples donné par l'auteure, qui révèle par ailleurs que la guerre a le pouvoir de réinventer sans cesse les formes culturelles héritées du passé. Mais, parce que les maoïstes utilisent les mêmes techniques et symboles que ceux employés par les rois, la guerre tend à devenir un véritable « face à face d'*alter ego* » (p. 135) qui contribue davantage encore à transformer le rapport des Népalais à la politique.

8 La mise en perspective historique se poursuit avec l'article de Gisèle Krauskopf qui étudie des formes plus anciennes de résistance paysanne. Les mouvements d'opposition violents sont généralement les seuls qui font l'objet d'étude du fait même de leur caractère qui les propulse sur le devant de la scène. Les modes de contestation pacifiques, en revanche, passent souvent inaperçus alors qu'ils peuvent être significatifs pour la compréhension d'une région et d'une culture donnée. Or – et c'est là que réside nous semble-t-il son principal intérêt –, le cinquième chapitre de l'ouvrage se penche sur cette question : en remontant jusqu'au XIX^e siècle, l'auteure met en avant un exemple de ces luttes passives, utilisées ici par les *Tharu* (une ethnie du Sud du Népal), qui se caractérisent par la désertion territoriale devant les confiscations et les exactions des puissants. Cette migration périodique montre que les paysans rejetaient tout lien au territoire, synonyme d'un pouvoir que les *Tharu* ne voulaient pas subir. La technique qui consiste à « voter avec ses pieds » (p. 146) et qui était la forme de résistance la plus courante jusqu'au milieu du XX^e siècle, est néanmoins en difficulté aujourd'hui, alors que la population *tharu* tend à s'urbaniser. La rébellion maoïste et la réponse gouvernementale ont participé à la transformation profonde de la situation car, volontairement ou non, ils ont *de facto* empêché les modes de contestation pacifiques traditionnelles *tharu* de s'exprimer, soit en proclamant une région autonome *tharu* dans le cas des maoïstes, soit en assimilant tout contestataire à des rebelles maoïstes dans le cas du gouvernement. L'essentiel de ce chapitre narre le passé contestataire des *Tharu* depuis le XIX^e siècle et si, de par son originalité, il soulève de nouvelles questions qui suscitent l'intérêt, on peut toutefois regretter que l'auteure ne se soit pas davantage penchée sur ces modes de lutte alternatifs dans le cadre de la rébellion maoïste.

9 Dans le sixième chapitre, qui ouvre la troisième partie, Brigitte Steinmann tente de comprendre pourquoi et comment de jeunes paysans, originaires de régions longtemps tenues à l'écart de la politique et élevés dans le respect des coutumes et des traditions du clan, ont pu endosser le treillis du guérillero. Les éléments ethniques et socio-économiques qu'apporte Brigitte Steinmann permettent de mieux saisir la stratégie des maoïstes pour rallier la population. À

la fin du chapitre, l'auteure étudie la stratégie des leaders maoïstes qui vont chercher une légitimité dans la guerre et la construction nationale. Si l'on y retrouve certains des éléments sur lesquels s'est penchée Marie Lecomte-Tilouine dans le chapitre 4, Brigitte Steinmann apporte de nouvelles pistes de réflexion. Elle fournit notamment une étude comparative particulièrement intéressante entre l'idéologie maoïste népalaise et la doctrine marxiste-léniniste-maoïste historique dans leur manière de penser la guerre, et l'on pourrait presque regretter, bien que ce ne soit pas l'objet principal de cet article, que l'auteure n'ait pas voulu s'y attarder davantage. Elle met ainsi en lumière les contradictions des leaders maoïstes qui modèlent leur interprétation du marxisme pour l'adapter au mieux au cas du Népal, et qui permettent de pouvoir parler, aujourd'hui, de « maoïsme népalais ».

10 On reste dans le thème de la question nationale avec l'article de Philippe Ramirez qui propose une relecture des textes des leaders maoïstes en mettant en évidence leur nationalisme sous-jacent. Dans leur propagande, les maoïstes associent l'ennemi extérieur à l'ennemi intérieur qui devient donc ennemi, non pas simplement du peuple, mais bien du peuple *népalais*. Les rebelles vont également inscrire la violence de la guerre populaire dans la construction nationale népalaise en y associant la figure du martyr (redondante dans la littérature maoïste) qui devient le « moteur de l'histoire » (p. 220), au même titre que l'était la lutte des classes pour Marx, et fait des maoïstes les continuateurs de la construction nationale amorcée par les Shah au XVIII^e siècle. L'auteur termine par une comparaison intéressante entre les maoïstes népalais, d'une part, et les naxalites indiens et la révolte naga, d'autre part.

11 L'extrême diversité des situations – ainsi, celle décrite par Brigitte Steinmann dans le sixième chapitre ne peut être généralisée à l'ensemble du pays – rend impossible l'étude exhaustive de la révolution népalaise. Et si cet ouvrage a nécessairement dû laisser de côté certains aspects, les articles qui le composent (particulièrement les deux dernières parties) abordent des thèmes peu étudiés jusqu'à présent par les autres népalaisants et donnent à ce livre tout son intérêt, tant pour des chercheurs travaillant sur la question que pour un public non initié qui saura mieux appréhender les tenants et aboutissants de la rébellion maoïste au Népal.

Pour citer cet article

Référence électronique

Benoît Cailmail, « Brigitte Steinmann, (dir.), *Le maoïsme au Népal. Lectures d'une révolution* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-76, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/11983>

Référence papier

Benoît Cailmail, « Brigitte Steinmann, (dir.), *Le maoïsme au Népal. Lectures d'une révolution* », *Archives de sciences sociales des religions*, 140 | 2007, 157-310.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
